Tertullianea I-IV de G. Thörnell (Uppsala, 1918-1926) et surtout la récente étude de M. H. Hoppe, intitulée : *Beiträge zur Sprache und Kritik Tertullians* (Lund, 1932).

L'établissement du texte me paraît très réussi. Là où l'éditeur avait le choix parmi les différentes lections, une connaissance très profonde de la langue et du style de Tertullien s'est montrée pour lui un guide assuré.

Le traité du Pseudo-Cyprien, joint comme appendice, fournit au lecteur des matériaux de comparaison très intéressants.

Christine MOHRMANN.

Collection Garnier :

— *Cicéron. De la république, Des lois*, traduction nouvelle par Ch. APPUHN : 430 pages, 18 francs.

— *De la vieillesse, De l'amitié, Des devoirs*, par le même : 517 pages, 15 francs.

M. Appuhn s'excuse — ou se flatte — d'avoir traduit Cicéron « en professeur de philosophie plutôt que de latin » (Notice sur la République, p. 4). Je ne suis pas sûr que ce soit le bon moyen d'interpréter même Cicéron philosophe ; il ne faut pas aller bien loin dans cette traduction pour trouver des insuffisances fâcheuses, même en ce qui touche au domaine de la philosophie : est-il admissible (p. 9) de rendre *honeste* par « en bons moralistes » et quelques lignes plus bas *honestas* par « ce qui fait la beauté de la vie »?

Il est vrai que le traducteur dit encore que ce qu'il a surtout cherché à bien marquer, c'est l'enchaînement des idées ; ne suffisait-il pas pour cela de faire confiance à Cicéron? Et comment se fait-il alors que dès le début du *De amicitia*, dans le seul paragraphe 4, nous trouvions justement omises coup sur coup les quatre particules essentielles qui marquent la suite du raisonnement : *enim*, — *sed*, — *itaque*, — *sed...*?

Ceci dit, je ne voudrais pas pousser plus loin la taquinerie et critiquer par exemple le type de traduction trop répandu qui conduit à rendre « fieri studebam eius prudentia doctior » par « je faisais de mon mieux pour que la science qu'il avait de la vie servît à ma propre formation » ; ou « amicitiae gloria excellens » par « occupant un des premiers rangs dans les fastes de l'amitié... » !

Parlerai-je du commentaire destiné à éclairer la traduction? Ce n'est pas préciser le sens de *ars* que de dire : « Le mot s'applique aux aptitudes corporelles ou intellectuelles, à l'art au sens large du terme et aussi à la science. » Et réjouissons-nous quand le commentateur ne se croit pas obligé de nous donner des explications étymologiques, disant, par exemple, de *flamen* que le mot « signifie quelque chose comme inspiré » (de *flare* !) ; s'autorisant de Mommsen pour expliquer *consul* par le geste

du sauteur (*salio* !) ; conférant à *lar*, qui est étrusque, une parenté avec le grec ἥρως, et cherchant « dans un vieux langage italiote » (?) le mot *rumon*, qui permettrait de dériver *Roma* d'un terme signifiant « rivière » !

C'est une erreur de croire qu'une édition, même de vulgarisation, se fait avec de la bonne volonté. Le travail s'y voit moins que dans une édition savante, mais je ne suis pas bien sûr qu'il n'en faille pas autant, et autant de compétence.

— *Salluste. Conjuration de Catilina, Guerre de Jugurtha, Fragments des Histoires*, trad. par Fr. RICHARD : 383 pages, 15 francs.

La préface de cette traduction est du type que j'appellerais « balancé » : « On a reproché à Salluste ses préfaces et le désaccord entre ses actes et ses paroles... A vrai dire, ce qui nous importe, ce n'est pas sa vie, c'est son œuvre... » — « Si chez Salluste l'homme mérite souvent la critique, ... il suffit que l'écrivain nous ait donné... » — « Ses préfaces sont d'une longueur excessive ; ... mais elles ont le mérite... » — « Les vulgarismes sont chez Salluste un effet non de négligence, ... mais d'art. » — « La concision de Salluste est clarté, ... non obscurité. »

A propos de cette dernière affirmation en particulier, il y aurait bien à dire. Si peu claire est la pensée ou du moins l'expression chez Salluste qu'une partie du commentaire est consacrée à l'expliquer, et que la traduction, si soignée qu'elle soit, est insuffisante à la rendre. Dans le début du Catilina, où le raisonnement porte sur le rôle de la *uirtus*, ce mot est rendu tantôt par « la vertu », tantôt par « les qualités d'esprit », et même « de cœur » quand y est joint le mot « animi » ; il faut une note pour nous expliquer que *optumus* et *bonus* désignent non des vertus, mais des qualités d'esprit ; au par. 2, *imperium* n'est-il que « le gouvernement » et *nomen* que « la forme »? l'*imperator* n'est-il qu'un « chef d'État »? la *superbia* que « la volonté de dominer »? N'est-ce pas prêter à Salluste une faute de raisonnement que de traduire *etiam tum* par « dès lors », alors que, précédant « postea uero quam », il doit avoir le sens contraire de « alors encore »? N'est-ce pas une autre erreur de raisonnement que de prendre pour le terme essentiel dans la dernière phrase le mot *natura*, traduit avec emphase : « c'est la nature qui... », alors que tout le sens réside dans l'opposition « aliud alii » (« tel suit un chemin, tel en suit un autre »), qui n'est pas rendue?

Ces quelques sondages suffisent à montrer que le lecteur attentif ne sera pas toujours d'accord avec le traducteur et que le lecteur innocent sera parfois trompé sur la nature de la marchandise.

Du commentaire, je ne dirai rien, sinon qu'il est à peu près exclusivement historique, ce qui est peut-être insuffisant quand il s'agit d'un écrivain aussi original et aussi difficile que Salluste. Mais ce que nous

dit l'auteur dans son Introduction sur la langue nous empêche de regretter qu'il n'ait pas poussé dans ce sens son commentaire, car les deux principes avancés ne se soutiennent pas : M. Richard parle de « l'orthographe de Salluste » sans la distinguer de l'orthographe de ses éditeurs et copistes, dont nous savons à quel point elle est artificielle et refaite ; d'autre part, il met sur le même pied les archaïsmes et les prétendus vulgarismes de Salluste, « car dans l'évolution des langues le peuple reste plus que les habiles attaché aux expressions qui se modifient, et tour vulgaire signifie souvent terme vieilli » ! Il est fâcheux que des éditions de vulgarisation perpétuent ainsi des erreurs dont philologues et historiens de la langue ont depuis longtemps fait justice.

— *Ovide. Les Héroïdes*, par E. Ripert : xxv & 320 pages, 15 francs.

M. Ripert est l'auteur de l'agréable livre sur *Ovide poète de l'amour, des dieux et de l'exil*. Il apporte de sa longue fréquentation avec le poète une complaisance qui prépare peut-être au lecteur des désillusions : celui qui, suivant le conseil de M. Ripert, ira lire les *Héroïdes* sur une plage méditerranéenne aura sans doute de la peine à trouver dans ces vers « l'évocation du paysage » ; le « charme vivant » de cette poésie est bien gâté par ce que M. Ripert appelle lui-même la « préciosité troubadouresque » et les procédés « mécaniques » de cette poésie de rhéteur. Ce n'est pas non plus la disposition à moderniser Ovide qui rendra vie à son œuvre ; au reste, est-il permis vraiment, à propos des *Métamorphoses*, d'évoquer la *Légende dorée*, de voir dans les *Fastes* un pendant au *Génie du christianisme*, de comparer les *Remèdes d'amour* aux *Liaisons dangereuses* et de trouver chez Ovide une psychologie stendhalienne !

Je sais bien que la traduction de M. Ripert peut parfois faire illusion ; elle ajoute généreusement au texte : « signa relinquere », c'est « laisser *choir* les drapeaux » ; « addere precibus lacrimas », c'est « *arroser* les prières de ses larmes » ; le banal « Venus plurima mecum est » devient le racinien : « Vénus m'envahit toute ! » Le souci de faire plus poétique ou plus pittoresque conduit parfois à des interprétations douteuses ; j'ai bien peur qu'il n'y ait deux erreurs coup sur coup dans les vers IV, 158-160 : « fulmina torta » n'est pas une « foudre zigzagante » (on sait que *torquere* signifie proprement lancer avec une rotation du bras ; cf. *Métam.*, II, 308, uibrata fulmina) ; « mouet axe diem » ne peut pas signifier « il conduit (mouet !) le jour sur son char » (*axe*, l'ablatif de moyen, désigne l'axe du monde ; cf. *Métam.*, II, 59, 75, 297). Je sais bien que les deux erreurs sont dans la traduction (d'ailleurs excellente) de M. Marcel Prévost parue dans la Collection G. Budé ; mais l'occasion était bonne de les rectifier.

Je ne dis rien du Commentaire, dont les notes sont réduites à un mini-

mum tel qu'elles échappent à la prise de la critique ; pourquoi faut-il cependant que mes yeux s'arrêtent à la note 353, qui fait de Scylla un « gouffre », comme Charybde, alors qu'Ovide lui-même la dresse en « écueil » au livre XIV de ses *Métamorphoses*?

L'Introduction est de forme agréable et offre aux profanes une bonne préparation à la lecture d'Ovide ; je ferais bien quelques réserves sur des points de détail, comme le qualificatif de « très latin » appliqué au milieu pélignien d'où est sorti Ovide, ou l'interprétation donnée de « fasti dies » = les jours où il est permis de « plaider »...

M. Ripert a cru devoir donner une bibliographie, qu'il appelle sommaire, qui l'est en effet, mais où il trouve moyen de faire figurer l'*Histoire de la littérature* de Pichon (pourquoi, mon Dieu, à propos d'Ovide?).

— *Apulée. L'âne d'or ou Les métamorphoses*, par H. CLOUARD : 476 pages, 18 francs.

Faut-il signaler cette traduction, qui n'a pas d'autre prétention, dit l'auteur, que de « se faire lire avec agrément par le grand public »? Elle s'efforce de rendre avec exactitude une langue que le traducteur déclare à la fois « intéressante et insupportable » (ce qui est vrai, mais a besoin d'être expliqué), et qui de plus, paraît-il, manque « de pureté, même quelquefois de correction » (et voilà Apulée jugé au nom de la grammaire cicéronienne, comme Corneille l'était par Voltaire au nom de la grammaire voltairienne !). Cette traduction accompagne un texte établi par résistance aux interprétations « inutilement pédantes » des éditeurs, et par recours « aux suggestions de l'évidence et du bon sens » (le bon billet !). Le commentaire, pour une œuvre et un écrivain dont on commence par nous dire qu'ils sont « un mystère », tient en quinze pages, dont plusieurs sont remplies de citations de La Fontaine ! Quant aux moyens de nous informer par nous-mêmes de ce que l'on ne nous apprend pas, bernique ! Pas l'ombre d'une bibliographie.

J'aurais les mêmes choses à dire du second volume :

— *Apologie, Florides, Traités philosophiques* : 488 pages, 18 francs.

J. MAROUZEAU.

Collection Teubner :

— *Apuleius*, I : *Metamorphoseon libri XI*, 3e éd. par R. HELM : 1931, 296 pages ; 4,30 Mk.

Cette troisième édition reproduit pour l'essentiel les deux précédentes, auxquelles elle correspond ligne par ligne, du moins en ce qui concerne le texte, car l'apparat critique a été remanié avec soin, corrigé et enrichi. L'auteur n'a pas manqué de tenir compte, sans accepter toujours leurs suggestions, des travaux critiques récents, en particulier de Bernhard,